



HAL
open science

Entre montagne et espace méditerranéen, un entre-deux à l'origine de la “ théorie du piémont ” (XVIIe-XIXe siècles)

Eric Fabre

► **To cite this version:**

Eric Fabre. Entre montagne et espace méditerranéen, un entre-deux à l'origine de la “ théorie du piémont ” (XVIIe-XIXe siècles). *Etudes corses et méditerranéennes*, 2022, 86-87, pp.41-56. 10.17180/xvjh-5s68-ch01 . hal-04001288

HAL Id: hal-04001288

<https://hal.inrae.fr/hal-04001288>

Submitted on 26 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives | 4.0
International License

ÉRIC FABRE

Entre montagne et espace méditerranéen, un entre-deux à l'origine de la « théorie du piémont » (XVII^e-XIX^e siècles)

RÉSUMÉ

Les piémonts sont des espaces intermédiaires entre montagne et non-montagne seulement perçus comme des formes dégradées, aux caractéristiques incomplètes, des espaces qui les encadrent. Ces marges associent les extrêmes lorsqu'elles articulent les mondes montagnards et méditerranéens : la montagne méditerranéenne est donc idéale pour réfléchir à leur singularité. Relecture des thèses classiques de géographie et travaux innovants d'histoire conduisent à proposer une théorie du piémont.

MOTS-CLÉS

Piémont, montagne, Méditerranée, histoire, géographie

Between the mountains and the Mediterranean area, an in-between area gives rise to “piedmont theory”.

ABSTRACT

Piedmonts are the intermediate areas between mountainous and non-mountainous terrain, merely considered to be degraded forms of the surrounding areas, having the full range of characteristics of neither one nor the other. These marginal zones bring together extremes by articulating the mountain and Mediterranean worlds. Mediterranean mountains thus provide an ideal basis to reflect upon their singularity. Reviewing conventional geography theses and innovative historical research leads to the proposed piedmont theory.

KEYWORDS

Piedmont, mountain, Mediterranean, history, geography.

INTRODUCTION

Le mot piémont est largement utilisé, mais bien rarement défini. Le piémont n'est parfois que géomorphologique, qualifié seulement par ses matériaux et les processus géologiques qui l'ont mis en place et l'érodent. C'est ainsi, hors de toute activité humaine, que François Taillefer considère

le piémont des Pyrénées centrales¹. Ce n'est pas cette dimension qui m'intéresse et que je vais développer ici. Si on trouve le mot appliqué à de modestes élévations de quelques dizaines de mètres, comme à de véritables reliefs structurant le paysage, mon approche change résolument d'échelle spatiale et de nature. Elle s'attache en effet à l'ensemble des territoires ruraux situés entre les deux pôles aux économies fortement tranchées que constituent d'une part le monde de la plaine méditerranéenne et d'autre part le monde spécifiquement montagnard. Défini comme un espace médian aux caractéristiques et fonctions intermédiaires entre montagne et monde méditerranéen, il oppose et articule, à la fois, des milieux très différents et complémentaires. Ainsi, la montagne méditerranéenne constitue-t-elle la quintessence du type d'espace associé à un piémont ontologiquement pertinent pour ma « théorie du piémont ». C'est l'objet de ce travail que de tenter de définir la nature et les fonctions de ce piémont, tout en plaçant cet espace dans une dynamique historique entre les XVII^e et XIX^e siècles.

Quelle que soit la configuration des lieux, c'est donc par quelques dizaines de kilomètres que cet espace de transition et d'articulation se mesure, un espace qui, entre monde montagnard et monde méditerranéen, est bien une montagne méditerranéenne. Sa particularité est d'être fortement hétérogène, traversée par un faisceau croisé de caractéristiques montagnardes et méditerranéennes de moins en moins bien définies en s'éloignant de l'espace extrême qui les génère. Cette hétérogénéité assure une extrême biodiversité, les faunes et flores des milieux extrêmes pouvant se mélanger en ces lieux aux caractères qui eux-mêmes s'imbriquent. La diversité est aussi dans la gamme des productions agricoles, tellement les potentialités pédoclimatiques sont variées, mais cette variété même est un frein à une spécialisation, et donc à une mono activité.

Du point de vue de l'économie, cet espace fonctionne comme un connecteur, et les petites villes qu'il contient accueillent des marchands qui assurent les transferts de matière de l'un à l'autre des extrêmes : le bois, la laine, la viande, la glace de la montagne alimentent le monde méditerranéen qui fournit en échange du sel, de la soude pour les savons de l'industrie textile, des grains, de l'huile, du vin. Bien sûr, ces listes ne sont pas

1. TAILLEFER François, *Le piémont des Pyrénées françaises. Contribution à l'étude des reliefs du piémont*, Toulouse, Privat, 1951.

closes. La fonction d'intermédiaire des piémonts est longtemps essentielle : elle est au cœur de l'économie marchande durant plusieurs siècles.

Relisons quelques travaux classiques, pour y voir un piémont dont les structures et fonctions n'échappent pas aux auteurs, sans que ceux-ci n'y prêtent une véritable importance, le piémont ne présentant à leurs yeux que des formes dégradées des milieux qu'ils connectent et articulent. On verra ensuite comment les travaux conduits à la fois dans les Alpes du Sud et dans les Pyrénées de l'Est ont permis l'émergence de la conceptualisation du piémont qui est présentée dans cet article.

DES ESPACES DE TRANSITIONS DANS QUELQUES TRAVAUX CLASSIQUES

L'école géographique française, sous l'impulsion de Paul Vidal de la Blache, a conduit à la description méthodique et précise de toutes les régions de France. Description géographique, certes, mais n'oublions pas que la plupart des thèses réalisées avant le milieu du *xx*^e siècle étaient riches d'une partie historique de fort bonne tenue, les géographes des temps anciens ayant une solide culture historique. Il n'est pas indifférent que ces travaux aient été conduits dans le temps où les campagnes subissaient une mutation profonde, inscrivant les nouvelles structures sur les vestiges encore prégnants des anciennes. Ainsi, la relecture de travaux classiques portant sur des montagnes méditerranéennes fait-elle émerger des interrogations sur des similarités de structure et d'évolution.

Du côté des Cévennes

La Cévenne est un grand adret adossé au Massif central² ; « elle est tout entière au domaine méditerranéen, mais elle en constitue la frange la plus septentrionale, ce qui fait d'elle une zone de transition³ ». Cette zone est étroitement balisée par la limite de l'olivier (en position inférieure), celle de la vigne (en position supérieure) et celle de l'élevage bovin dominant (également en position supérieure, sans que ces deux

2. Les auteurs privilégient le singulier ou le pluriel ; je respecte leurs choix dans les citations mais adopte le pluriel, en conformité avec la dénomination de la plupart des massifs.

3. TAILLEFER François, « La Cévenne ou les Cévennes », in JOUTARD Philippe (dir.), *Les Cévennes*, Toulouse, Privat, 1979, p. 11-49. Pour les limites, voir la carte p. 18.

lignes, légèrement décalées, ne se coupent). Cet espace est traversé annuellement par les troupeaux ovins car « les pâturages des montagnes du pourtour méditerranéen, frais en été, ont, de longue date, été le complément naturel des pâturages des régions basses brûlées par le soleil estival »⁴; cela fait des Cévennes « le talus qui unit hautes et basses terres⁵ », « une marge⁶ » d'autant plus marquée qu'on la regarde depuis la périphérie, le Vivarais de Pierre Bozon ou les hautes terres du Massif central d'André Fel. Les Cévennes et les monts de l'Espinouse marquent la limite de l'influence méditerranéenne (p. 83), ces deux massifs combinant « des éléments de petite culture intensive et des éléments extensifs » (p. 316) assurant la transition entre les « familles agraires méditerranéennes » (p. 317) caractérisées par des jardins, des vergers (dont de châtaigniers), des cultures en terrasse et la rareté des bovins, et le système montagnard. De fait, « on voit le problème: il s'agirait de déceler dans le type agraire cévenol la part d'éléments méditerranéens et celle des éléments montagnards. Question difficile. Comme partout, les influences se mêlent et se transforment au contact même de la terre qui les reçoit » (p. 318).

Un peu plus à l'ouest, Pierre Rascol identifie dans l'Albigeois un haut pays du Ségala, du haut Agout, des Monts de Lacaune, de la Montagne noire aux sols froids, maigres, aux landes étendues, surtout producteur de seigle, avoine, blé noir et pommes de terre⁷. Il oppose ces espaces à un « bas pays (...) généralement fertile », porteur de froment, de maïs, de vigne, où prairies et bétail sont rares. Ces espaces, parce qu'ils sont complémentaires « ont été, de toute ancienneté, liés par la nécessité des échanges », ce qui privilégie Albi et Castres au détriment de Lavaur réduit à « un marché de plaine seulement ». Pierre Rascol insiste: « C'est à sa situation au contact du haut et du bas pays que Castres doit l'activité ancienne de son trafic: les montagnards du diocèse et ceux des régions limitrophes y viennent amener leurs bestiaux, apporter leur laine, leur

4. Sur cette question des transhumances en Cévennes, on consultera BRISEBARRE Anne-Marie, *Bergers des Cévennes: histoire et ethnographie du monde pastoral et de la transhumance en Cévennes*, Nancy, Berger-Levrault, 1978.

5. BOZON Pierre, *La vie rurale en Vivarais. Étude géographique*, Valence, Imprimeries réunies, 1961.

6. FEL André, *Les Hautes-Terres du Massif central. Tradition paysanne et économie agricole*, Paris, Presses universitaires de France, 1962.

7. RASCOL Pierre, *Les paysans de l'Albigeois à la fin de l'Ancien Régime*, Aurillac, Imprimerie moderne, 1961.

bois, et s'approvisionner de grains et de vin que fournissent les cultivateurs de la plaine » (p. 82-83).

« Par-delà la zone intermédiaire des ruffes, le Lodévois comprend donc deux régions nettement opposées : au nord, un mauvais pays, l'extrémité méridionale du Larzac ; au sud-est, un bon pays, les plaines de la rive droite de l'Hérault. Par suite de la différence des produits, des transactions devaient nécessairement se nouer de très bonne heure entre des contrées si inégalement favorisées. Elles ne pouvaient être que grandement facilitées par le couloir naturel que constitue la vallée de la Lergue⁸ ».

Document 1. L'hétérogénéité du Lodévois selon Émile Appolis

Décalons-nous maintenant légèrement vers l'est pour arriver dans la région de Lodève, étudiée par Émile Appolis. On trouve, sous sa plume, l'expression d'une hétérogénéité aussi forte que celle que perçoit Pierre Rascol dans son Albigeois (document 1). S'il décrit une opposition nette entre deux zones, l'une à l'amont et l'autre à l'aval de la ville de Lodève et de la zone des ruffes⁹, cet espace médian ne bénéficie d'aucune place spécifique dans cette description. Il n'aurait qu'un rôle subsidiaire, à la fois opposant et articulant les autres espaces ; il est, au sens des géographes, un bon exemple d'interspatialité. La connexion entre l'amont et l'aval est assurée par un canal privilégié qui est la vallée de la Lergue.

En Catalogne avec Pierre Vilar et Maximilien Sorre

Pierre Vilar définit, dans sa grande étude sur la Catalogne, des prépyrénées orientales situées « entre les Pyrénées du granit et des lacs, des alpages et des forêts, et les terrasses desséchées de la dépression de l'Èbre¹⁰ ». Ces espaces combinent tous les contraires, ce qui semble

8. APPOLIS Émile, *Un pays languedocien au milieu du XVIII^e siècle. Le diocèse civil de Lodève. Étude administrative et économique*, Albi, Imprimerie coopérative du Sud-Ouest, 1951. Citation issue de la page 6.

9. Ces ruffes (de *ruffus* : rouge) sont des dépôts de pelites rouges inclinées de 20° vers le sud, formant « un paysage pittoresque façonné par l'érosion différentielle » (Inventaire national du patrimoine naturel : <https://inpn.mnhn.fr/site/inpg/LRO0036/tab/descPhysique>).

10. VILAR Pierre, *La Catalogne dans l'Espagne moderne : recherches sur les fondements économiques des structures nationales*, Paris, SEVPEN, 1962, 3 volumes.

piéger l'auteur qui, à quelques lignes d'écart, paraît écrire des choses contradictoires. Le bassin de Tresp est « entre la haute montagne froide, et la plaine ibérique sèche et brûlante, un élément modéré de vie, de variété, presque de richesse, complémentaire des vallées pastorales par ses cultures méditerranéennes de blé, de vigne, d'oliviers, d'arbres fruitiers », ce qui n'empêche pas que, en comparaison de ce qui est plus au sud, la zone soit qualifiée de « franchement montagnarde »; cette formulation montre bien toute l'ambivalence de la situation et de ses caractères : le lieu apparaît comme méditerranéen en comparaison de ce qui est plus haut, et montagnard relativement aux espaces plus méridionaux. Cette zone prépyrénéenne est étroite mais « caractérisée par la complexité et la discontinuité de ses éléments ».

Par rapport à la question qui nous occupe, le travail de Maximilien Sorre, étudiant les Pyrénées méditerranéennes, est remarquable¹¹. En lui donnant toute sa spécificité, il ne fait pas l'impasse sur cet espace intermédiaire que je recherche. Certes, l'ampleur spatiale du ressort considéré, entre Méditerranée et massifs andorrans de haute montagne, ne plaide pas pour l'oubli d'un espace de grande taille. Toutefois, l'innovation de ce précurseur sans successeur mérite qu'on s'arrête un instant sur ce travail.

Le plan adopté dans la troisième partie, « Les genres de vie », intègre l'idée d'un changement plus ou moins progressif de ces genres de vie entre la côte de la Méditerranée et la montagne¹². Il fait se succéder les chapitres en remontant vers l'Andorre. Comme en un jeu de miroirs, les chapitres 7 et 8 s'attachent respectivement au mode de vie méditerra-

11. SORRE Maximilien, *Les Pyrénées méditerranéennes : étude de géographie biologique*, Paris, Armand Colin, 1913.

12. Cette progressivité est d'autant mieux mise en valeur que l'auteur a consacré, auparavant, une longue partie à la description de la végétation dominante et de ses changements altitudinaux. N'oublions pas que, en ces années qui encadrent la Grande Guerre, de nombreux travaux s'attachent à comprendre le déterminisme de la répartition des espèces végétales, opposant une école toulousaine représentée par Henri Gaussen (sa thèse *Végétation de la moitié orientale des Pyrénées : sol, climat, végétation* date de 1926) qui crée une méthode universelle de cartographie de la végétation et une école montpelliéraine dont Charles Flahaut (*La distribution géographique des végétaux dans la région méditerranéenne française*), d'une génération son aîné, est le chef de file; ce dernier est le père de la phytosociologie qui oblige à travailler à une tout autre échelle, rendant impossible des synthèses régionales. Dans ce contexte intellectuel, il n'est guère étonnant qu'un géographe se penche également sur la répartition de la végétation. La géographie physique a ensuite, durant longtemps, éclipsé la biogéographie (GALOCHET Marc, « Jean-Jacques Dubois et l'essor de la biogéographie historique », in GALOCHET Marc et GLON Éric, *Des milieux aux territoires forestiers. Mélanges en l'honneur de Jean-Jacques Dubois*, Arras, Artois Presses Université, 2010, p. 7-25).

néen et collinéen, alors que le onzième et le douzième décrivent les genres de vie pyrénéens, ce dernier se focalisant sur l'Andorre, territoire perçu comme la quintessence de la montagne. C'est le rôle des neuvième et dixième chapitres que d'insister sur l'articulation de ces vastes espaces. Le chapitre 9 montre la combinaison de la vie industrielle et de la vie agricole, la seconde tendant à se réduire par le jeu des contraintes pédoclimatiques, ce à quoi l'industrie apparaît comme une remédiation :

« Ainsi, aux étapes intermédiaires des Pyrénées méditerranéennes, nous avons vu la vie agricole se restreindre progressivement. Elle revêt un caractère original qui lui est imposé par le climat. Mais elle ne suffit plus à nourrir l'homme. Une race ingénieuse a cherché dans l'industrie un supplément de ressource » (p. 344).

Après cette première combinaison apparaît une seconde mariant vie pastorale et vie agricole, où la forêt trouve une place nouvelle. Les habitats temporaires (les cortals), inconnus plus bas, permettent l'exploitation saisonnière de l'herbe de la montagne en même temps que les champs, plus rares, livrent bien plus de seigle et de pommes de terre que de blé. Ce genre de vie « s'appuie sur la culture des céréales et sur l'élevage du gros bétail » (p. 411), mais il ne permet pas à tous de vivre toute l'année au pays : cet étage voit, sinon apparaître du moins s'amplifier significativement l'émigration saisonnière. Aucun des genres de vie dégagés par l'auteur n'est autonome, la vie de relation étant dictée en grande partie par les spécificités et les contraintes de chacun des milieux. Dans la conclusion de l'ouvrage, Maximilien Sorre suggère que ce qu'il décrit à propos de cette extrémité orientale des Pyrénées est aussi certainement valable ailleurs. Les plaines roussillonnaises au climat méditerranéen présentent un genre de vie similaire à celui du bas Languedoc et de la basse Provence. Le Conflent et la Catalogne sous-pyrénéenne ressemblent aux Cévennes avec cette articulation entre agriculture et industrie et ces marchés qui mettent en contact la montagne et les espaces méditerranéens. Le genre de vie présent dans les Pyrénées est analogue à celui de toutes les montagnes, marqué par l'importance de l'élevage, de la transhumance face à l'incapacité que l'on a à maintenir des bêtes durant l'hiver, et de la forte saisonnalité. Et l'auteur de conclure que « la variété des adaptations de l'activité humaine au milieu n'est pas indéfinie (...). On retrouve les mêmes

dispositions fondamentales et souvent les mêmes apparences, malgré la diversité des lieux » (p. 481).

DES ALPES AUX PYRÉNÉES, DES PIÉMONTS AUX CARACTÈRES PARTAGÉS

Ces mêmes dispositions et apparences se trouvent aussi dans les Alpes du Sud et à l'extrémité orientale des Pyrénées. Des recherches de nature historique conduites dans ces espaces, associées aux relectures que nous venons d'opérer, ont permis de percevoir de nombreux points communs entre des lieux qui toujours sont situés en position intermédiaire entre montagne et non-montagne, assurant un rôle de contact.

Complémentarité des espaces et rôle d'intermédiaire du piémont

Dans les Pyrénées ariégeoises étudiées par Patrice Pujade, la petite ville de Tarascon assure un relais dans le commerce transpyrénéen à l'Époque moderne¹³. L'auteur y trouve des marchands très actifs dans la redistribution de produits de la plaine vers la montagne (huile et blé en particulier) et, en sens inverse, de la montagne vers la plaine (bois, marbre, minerais de fer de la mine de Sem ouvert par les forges à la catalane concentrées dans la vallée de Vicdessos et les alentours de Tarascon)¹⁴. Des produits s'échangent également de la plaine vers la plaine au travers de la montagne (du sel et des poissons du sud vers le nord, des mules du nord vers le sud). D'autre part, certains produits – on pense en particulier aux

13. POUJADE Patrice, *Une société marchande. Le commerce et ses acteurs dans les Pyrénées modernes*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2008 ; POUJADE Patrice, *Le Voisin et le Migrant. Hommes et circulations dans les Pyrénées modernes (XVI^e-XIX^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011. Dans le Jura de la première modernité, « les marchands sont presque tous (...) domiciliés dans les localités du rebord jurassien » (DELSALLE Paul, « Les activités économiques des petites villes du Jura comtois au temps des Habsbourg (1492-1678) », in FRAY Jean-Luc, CORNU Pierre et FOURNIER Patrick (dir.), *Petites villes en montagne de l'Antiquité au XX^e siècle (Europe occidentale et centrale)*, Clermont-Ferrand, Presses de l'Université Blaise Pascal, 2013, p. 141-161).

14. Pour la forge, voir CANTELAUBE Jean, *La forge à la catalane dans les Pyrénées ariégeoises, une industrie à la montagne (XVII^e-XIX^e siècle)*, Toulouse, Presses de l'université Toulouse-le-Mirail, 2005. Le commerce du fer montre des basculements du sens de circulation de part et d'autre de la frontière (CODINA Olivier, *De fer et de laine. Les vallées andorranes du XVI^e au XIX^e siècle, Perpignan*, Presses universitaires de Perpignan, 2004).

capas de berger fabriquées dans les environs de Tarbes et exportées vers la Catalogne – longent les Pyrénées avant de les traverser.

La laine catalane qui passe au nord des Pyrénées est utilisée par la puissante industrie languedocienne¹⁵, une partie de cette matière première trouvant à s'employer dans les centres textiles du piémont lui-même, tels que Foix et Chalabre. Cette dernière bourgade relève de la Petite Montagne de Limoux¹⁶, elle-même en partie dépendante du centre industriel majeur qu'est Carcassonne¹⁷ : une partie des draps qui y sont fabriqués, mélangés à ceux d'autres centres drapants des environs, transite par Narbonne et Marseille pour alimenter des marchés lointains¹⁸.

Bélesta, situé juste à l'aplomb du grand chevauchement frontal nord-pyrénéen qui met violemment en contact des contrées situées à plus de 1 000 m d'altitude avec l'espace des collines est, à l'Époque Moderne, un lieu d'échange majeur entre la plaine et la montagne. En haut, le Pays de Sault n'est pas autosuffisant en blé, mais est riche d'herbes qui nourrissent des bêtes ; ces hautes terres produisent aussi de beaux sapins¹⁹. Jusqu'au XIX^e siècle, la bourgade accueille donc de grandes foires, au terminus du réseau routier, là où les marchandises doivent être déchargées des voitures pour être transférées sur des mules et mulets²⁰. Elle est aussi un lieu où ces sapins alimentent une puissante industrie du bois, à la rencontre du bois de Sault et de l'énergie hydraulique, nécessaire aux scieries, délivrée par la rivière Hers²¹.

15. Sur cette question de l'industrie textile méridionale : MINOVEZ Jean-Michel, *L'industrie invisible. Les draperies du Midi XVII^e-XX^e siècles. Essai sur l'originalité d'une trajectoire*, Paris, CNRS Éditions, 2012. MINOVEZ Jean-Michel, *La puissance du Midi. Drapiers et draperies de Colbert à la Révolution*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

16. ABBÉ Jean-Loup (dir.), *Histoire de Limoux*, Toulouse, Privat, 2009.

17. Pour Carcassonne, outre les travaux déjà appelés de Jean-Michel Minovez : MARQUIÉ Claude, *L'industrie textile carcassonnaise au XVIII^e siècle. Étude d'un groupe social, les marchands-fabricants*, Carcassonne, Société d'études scientifiques de l'Aude, 1993.

18. LARGUIER Gilbert, *Le drap et le grain en Languedoc. Recherches sur Narbonne et le Narbonnais (1300-1789)*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 1992, 3 volumes (données issues de l'annexe 8, p. 1281-1295).

19. Sur cette forêt du Pays de Sault : FRUHAUF Christian, *Forêt et société : de la forêt paysanne à la forêt capitaliste en pays de Sault sous l'Ancien Régime (vers 1670-1791)*, Toulouse, CNRS Éditions, 1980.

20. CHEVALIER Michel, *La vie humaine dans les Pyrénées ariégeoises*, Paris, Marie-Thérèse Génin, 1956.

21. Si la liste des activités économiques dominantes à Bélesta était connue, ce n'est que récemment que le rôle majeur du bois dans les fortunes a été mis en évidence (FABRE Éric, « Quelle place

Un peu plus à l'est, à Quillan, le fleuve Aude voit s'assembler les troncs de sapin qui, depuis les vastes sapinières de la haute vallée et du Pays de Sault, arrivent en ordre dispersé par flottage. Des trains de bois sont constitués au port fluvial de Quillan, des radeaux qui descendront jusqu'aux rives de la Méditerranée, d'où le bois atteint les zones urbanisées où il est consommé, sans oublier que la Marine, à Toulon, est aussi grande consommatrice de sapin²². Le lieu est donc le centre organisateur d'un trafic qui, depuis les monts Pyrénées, alimente des marchés lointains²³. Si les sapins eux-mêmes viennent de l'amont par la rivière, « on n'hésitait pas à voiturier jusqu'au port de Quillan, pour y être embarquées, des planches et des poutres », donc des produits déjà transformés, venant en particulier de Bélesta²⁴. À une connexion altitudinale, s'en ajoute une seconde qui est transversale, à l'intérieur du piémont lui-même.

La puissance de la désertion des habitats ruraux à partir du milieu du XIX^e siècle

Ce rôle de connecteur fonctionnel régresse fortement durant le XIX^e siècle, réduisant d'autant l'économie de ces contrées intermédiaires. Une conséquence est évidente en termes de paysage et de structure foncière au travers de la déprise. Certes, le constat ainsi formulé n'est pas nouveau : les géographes ont souligné l'importance de la déprise rurale, et la bibliographie est pléthorique²⁵.

Mais il ne faut pas confondre déprise et désertion. La première se définit par une régression démographique souvent combinée à une réduction de l'emprise sur l'espace, par le fait même que la plupart des habitants des campagnes, jusque dans les années 1960, vivaient du travail de la terre. La modernisation de l'agriculture, qui s'accélère considérablement dans la seconde moitié du XX^e siècle, conduit au fait que les mêmes

sociale pour les activités artisanales et industrielles à Bélesta, entre fin XIX^e et début XX^e siècle ? », *Domitia*, n° 13, 2014, p. 143-157).

22. Le versant sud du massif montre le même phénomène : à Ainsa, les arbres isolés descendus par flottage sur la rivière Cinca sont rassemblés en radeaux. Aujourd'hui, un tel radeau est exposé en démonstration devant l'office de tourisme de cette ville.

23. POUJADE Patrice, *Une société marchande...*, *op. cit.*

24. CHEVALIER Michel, *op. cit.*

25. PITIÉ Jean, *L'homme et son espace : l'exode rural en France du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Éditions du CNRS, 1987.

surfaces agricoles nécessitent moins d'hommes pour les travailler. Ainsi, démographie rurale et dynamiques paysagères se découplent-elles en partie, mais en partie seulement car en même temps que le nombre de travailleurs du sol diminue, les parcelles les plus marginales sont abandonnées à la conquête végétale.

La désertion est définie, pour sa part, par le fait d'abandonner sa maison et sa terre. Au village, ou à sa proximité, terre et maison trouvent aisément de nouveaux hommes pour travailler et habiter. Le remplacement est bien plus difficile pour l'habitat isolé, l'isolement correspondant à un éloignement du centre de la vie villageoise. Dans le Midi, où l'habitat groupé domine les structures paysagères et sociales, la ferme isolée et le hameau ne rassemblent qu'une faible portion de la population. Ces fermes, métairies, bordes, bastides, campagnes et hameaux, quel que soit le nom qu'on leur donne puisqu'il varie selon les lieux et les temps, sont dispersés dans les collines. Leur création est liée aux phases de croissance ou de récupération démographiques qu'ont connues les territoires, essentiellement au XIII^e (croissance franche conduisant à un véritable surpeuplement des campagnes au XIII^e siècle, qui fait le lit de la grande épidémie de peste de 1348) et dans la première moitié du XVI^e siècle (récupération après un XV^e siècle calamiteux). Lorsque les hommes deviennent, ou redeviennent, plus nombreux, les moindres vallons offrant quelques terres à défricher sont occupés et de nouveaux bâtiments sont construits, habitats d'abord temporaires qui finissent par être utilisés de façon permanente.

Le constat de la double absence de prise en compte de cet habitat isolé dans les collines, dans les travaux sur la vie rurale, et de son abandon à l'époque contemporaine, m'avait conduit à les étudier spécifiquement pour quantifier et qualifier le processus de désertion. Ce travail a été réalisé à l'échelle d'un ensemble de quatorze communes du piémont audois, formant l'ancien canton de Chalabre²⁶. Quantifier d'abord : prospection de terrain, enquêtes auprès des populations, analyse de séries de cartes et photographies aériennes, m'ont permis de calculer que 29 % des habitats isolés existant au milieu du XIX^e siècle, c'est-à-dire lors du maximum démographique, ont été par la suite abandonnés. Qualifier

26. FABRE Éric, *Les métairies en Languedoc. Désertion et création des paysages (XVIII^e-XX^e siècles)*, Toulouse, Privat, 2008.

ensuite: une analyse historique classique, appuyée sur des relevés démographiques, des archives administratives, des actes de notaires, des pièces de justice, dessine des situations critiques durant lesquelles les désertions se multiplient. Elles sont liées à des facteurs économiques (chute du prix du blé et crise généralisée à partir de 1880), à des crises sanitaires (en particulier la troisième pandémie mondiale de choléra donnant en France l'épidémie de 1854); ces éléments structuraux s'articulent de façon complexe à la vie de chaque famille et à l'action de chaque commune, qui peut ne pas engager les travaux pour améliorer l'accès à l'eau potable (dernier quart du XIX^e siècle), pour créer des chemins d'accès carrossables ou assurer l'électrification des campagnes isolées dans le premier tiers du XX^e siècle.

Dans ce terrain expérimental, plus d'un domaine agricole isolé sur quatre est donc abandonné en un siècle. On manque d'études qui permettraient de comparer cette proportion avec la situation de diverses autres régions. Mais il faut insister sur la conséquence paysagère: seuls les fonds des vallées principales restent habités et cultivés, les vallons adjacents ayant perdu toute finalité agricole sont aujourd'hui entièrement boisés. Ce travail, établi sur le piémont pyrénéen, a trouvé un écho dans une recherche conduite dans les Alpes du Sud²⁷. Là, la désertion opère à un tout autre niveau, puisqu'elle atteint des communes entières. L'étude de la dynamique humaine de la Haute Provence, a montré que 20 % des communes du département des Basses Alpes disparaissent entre leur création à la Révolution et les années 1980. Ici, le processus d'abandon des maisons est tel qu'il finit par toucher le cœur villageois, après avoir vidé entièrement les bastides isolées. Individuellement, on ne peut plus vivre et on s'en va; collectivement, il n'est même plus possible de maintenir un conseil municipal, et la préfecture engage une procédure pour faire disparaître l'entité communale qui est alors fusionnée ou associée à une voisine.

Ce phénomène de désertion, étudié dans les Alpes du Sud et sur le versant nord oriental des Pyrénées, touche aussi la montagne et la plaine. Mais la première est bien moins habitée et la seconde, en nos contrées méridionales, est surtout organisée en habitat groupé alors que les fermes isolées sont assises sur de bonnes terres productives, au point qu'on a pu

27. FABRE Éric, *Entre basses Alpes et haute Provence. La vie rurale d'un pays de piémont de la fin du XVII^e au milieu du XX^e siècle*, Digne-les-Bains, Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence, 2016.

souligner la grande constance du peuplement dispersé du Lauragais, entre Moyen Âge et époque actuelle²⁸. C'est bien le piémont qui y est le plus sensible car sa géomorphologie multiplie les reculées – de faible importance mais habitées lorsque la pression démographique s'accroît –, et sa terre n'est guère de la meilleure qualité par le processus même de construction du piémont géomorphologique.

OUVERTURE THÉORIQUE : INTERMÉDIARITÉ ET FONCTIONS PIÉMONTINES

Ces fonctions, que les géographes qualifient de fonctions piémontines, parce que justement elles caractérisent le piémont, sont d'interrelation, et Anthony Merle les ordonne en trois catégories²⁹. La première assure la connexion des deux versants d'une montagne, chacun des piémonts servant de « camp de base » pour la traversée (logique transversale); la deuxième permet la mise en relation de la montagne et de la non-montagne (logique altitudinale); enfin la troisième concerne les transferts le long de la montagne, en suivant son pied dans l'épaisseur du piémont (logique longitudinale).

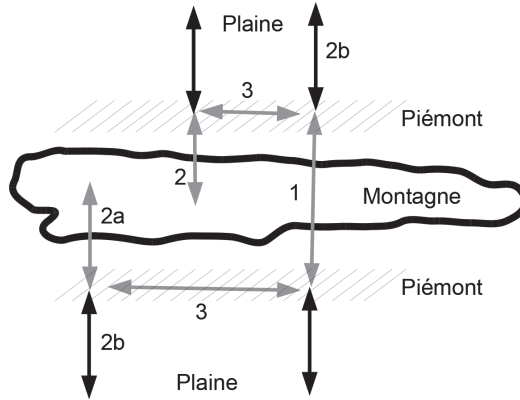
Je propose une figuration de ces fonctions qui rejoint et complète celle qu'Anthony Merle avait initiée (document 2)³⁰. D'autant qu'à la perception seulement spatiale actuelle s'ajoute une dimension évolutive issue de recherches historiques.

Une autre différence majeure existe entre ma perception et la sienne. Si nous avons tous deux intimement lié l'idée de piémont à celle d'interspatialité, mon piémont apparaît plus « étroit » que le sien, ne s'étalant pas dans la plaine jusqu'aux grandes villes, celles-ci me semblant justement caractériser les plaines et leurs grandes vallées fluviales. Ainsi, là où

28. MARANDET Marie-Claude, *Les campagnes du Lauragais à la fin du Moyen Âge (1380 - début du XVI^e siècle)*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2006.

29. Selon un document qu'Anthony Merle a eu la gentillesse de me fournir, et qui correspond à l'état actuel de l'introduction de sa thèse de géographie en cours de rédaction à l'université de Savoie-Mont-Blanc. On trouvera une réflexion sur l'intermédiarité en géographie dans MERLE Anthony, « De l'inclassable à "l'espace d'espace" : l'intermédiarité et ses enjeux en géographie », *L'Information géographique*, vol. 75, 2011, p. 88-98.

30. Je présente une montagne et des piémonts qui ont une certaine épaisseur, ce qui me semble plus réaliste pour figurer les fonctions qui connectent les diverses zones, dont la plaine.



Document 2. Les fonctions piémontines

1. Fonctions transversales (de piémont à piémont)
2. Fonctions altitudinales (2a, du piémont vers la montagne; 2b, du piémont vers la plaine)
3. Fonctions longitudinales (le long d'un même piémont)

Anthony Merle définit des fonctions altitudinales connectant la montagne à la non-montagne (type 2), je découpe ces fonctions en deux catégories, qui s'articulent justement au niveau du piémont dans les temps historiques étudiés, comme je l'ai montré ci-dessus en insistant sur le rôle des petites villes. Les fonctions altitudinales de type 2a mettent en relation la montagne et le piémont, les 2b ce piémont et la plaine. Cette partition me paraît plus conforme à la réalité, du moins à celle des XVIII^e – début XX^e siècles. La différence vient du fait que, dans un contexte historique, les temps de circulation sont bien plus longs que ceux auxquels les géographes ont à faire aujourd'hui, et que les piémonts anciens opèrent encore plus cette fonction de connexion, en particulier par l'entremise des foires. Dans ce schéma, ce sont les piémonts qui sont centraux, et non la montagne. Les fonctions concernent les mouvements des hommes et des marchandises; l'historiographie les décrit en oubliant le plus souvent le relais que constitue le piémont, comme si les flux étaient sans interaction avec cet espace qui serait immédiatement traversé.

Or, justement, ce rôle de relais qu'assurent ces espaces intermédiaires disparaît à partir du milieu du XIX^e siècle. Deux types de facteurs interviennent, conduisant en quelques décennies à la mort des piémonts. D'une part la facilitation des communications met en relation de plus en plus

directe et aisée, donc rapide, les espaces extrêmes que sont la montagne et la non-montagne, en même temps que la puissance urbaine renforce le rôle des plaines. Ainsi, l'historien voit-il disparaître les marchands des petites villes du piémont, ceux-là mêmes qui animaient les fonctions piémontines d'échange, faisant circuler les marchandises le long des montagnes et au travers de celles-ci. Le mouvement économique est de plus en plus commandé par les villes qui grossissent tels des monstres affamés de la matière humaine d'une périphérie toujours en expansion. La montagne continue à délivrer des biens et des services : l'eau qui irrigue les plaines agricoles ou fournit l'électricité à des consommateurs surtout urbains, la forêt qui est à la fois source de bois-matière et de lieux récréatifs. Pour y accéder, nul recours aux espaces qui se situent entre la ville et la montagne, avec ses villages en perte de vitesse quand ils ne sont pas connectés par la voie routière rapide ou le train à la ville. La montagne qui, sauf le vin et l'huile d'olive, produisait ce qu'il fallait pour que ses habitants vivent, ne livre plus que des biens immatériels de loisir et de la viande. Et encore cette viande est-elle en concurrence avec celle de la plaine dont les excédents céréaliers permettent d'intensifier l'élevage. Le monde méditerranéen était également diversifié dans ses productions, avant le diktat de la vigne. Entre les deux extrêmes, le piémont produisait un peu de tout ; de tout mais un peu au gré de la diversité des versants, des pentes et des expositions. C'est cette diversité qui a laissé le piémont sur le bord de la route de la modernisation, jusqu'à aujourd'hui synonyme de spécialisation. L'époque la plus actuelle montre-t-elle quelques redynamisations de ces espaces de piémont, mutations motivées par la recherche d'un cadre de vie plus sain ? Il est trop tôt pour le dire, la crise sanitaire actuelle accentuant certainement des tendances qui ne trouveront peut-être pas de relais institutionnel, par exemple en formalisant le télétravail... de ceux qui ont une activité professionnelle qui le permet.

Si le piémont est partout présent dès qu'on traite de la montagne, il n'est pas considéré pour lui-même mais n'apparaît qu'en demi-teinte dans les écrits des historiens. Peut-être cette absence de prise en compte est-elle due à la spécialisation disciplinaire, qui fait que ceux-ci ne sont pas géographes, et réciproquement, depuis que ces disciplines se sont séparées en France dès qu'on dépasse le niveau élémentaire des formations universitaires, c'est-à-dire près d'un siècle. Pourtant, je partage l'idée que l'écologie, l'histoire et la géographie, trois disciplines à

vocation synthétique, pourraient travailler de concert « pour une connaissance de l'ensemble vivant, naturel et culturel, fruit de l'action humaine sur Terre³¹ ». Ma position est qu'il faut privilégier l'objet étudié sur l'approche disciplinaire, contrairement aux tenants de la pureté de l'Histoire (avec un grand H) qui regrettent que la Nouvelle Histoire ait « fait courir à l'histoire le risque d'une perte d'identité par la pratique d'une interdisciplinarité à hauts risques³² ». À cela, je préfère la position d'Éric Baratay lorsqu'il affirme que l'histoire serait « la science des espaces dans le temps³³ ».



-
31. CHARBONNIER Bernard, « Écologie, espace géographique, temps historique », *L'homme et la société*, n° 91-92, 1989, p. 45-53.
32. CARBONNELL Charles-Olivier, *L'historiographie*, Paris, Presses universitaires de France, 1981.
33. BARATAY Éric, « Les socio-anthropologues et les animaux. Réflexions d'un historien pour un rapprochement des sciences », *Sociétés*, n° 108, 2010, p. 9-18. Ce mouvement d'appropriation de l'espace par l'histoire est ancien, et contemporain de l'École des Annales (DOSSE François, « La ressource géographique en histoire », *Espaces temps*, n° 68-70, 1998, p. 109-125; GARCIA Patrick, « Géographie et histoire », in DELACROIX Christian, DOSSE François, GARCIA Patrick et OFFENSTADT Nicolas (dir.), *Historiographie, concepts et débats*, Paris, Gallimard, 3 tomes, 2010, tome I, p. 153-161). Il s'appuie sur une complémentarité entre histoire et géographie, maintes fois soulignée (RONCAYOLO Marcel, « Histoire et géographie: les fondements d'une complémentarité », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, n° 44-6, 1989, p. 1427-1434). Pour nous, Français, « la géographie (est) l'œil de l'histoire » (NORDMAN Daniel, « La géographie, œil de l'histoire », *Espace temps*, n° 66-67, 1998, p. 44-54). On trouvera un ensemble de contributions sur la formation de l'école française de géographie dans CLAVAL Paul (dir.), *Autour de Vidal de la Blache. La formation de l'École française de géographie*, Paris, CNRS Éditions, 1993. Soulignons toutefois que la distance ou la proximité entre les disciplines est un fait culturel: en Allemagne et en Angleterre, par exemple, la géographie est bien plus proche des sciences naturelles qu'elle ne l'est en France (MORINIAUX Caroline et MORINIAUX Vincent, « Géographie, histoire, géographie historique, en France et en Allemagne », in BOULANGER Philippe et TROCHET Jean-René (dir.), *Où en est la géographie historique? Entre économie et culture*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 89-97).